



Grand Prix de Poésie Wilfrid Lucas 2011 de la Société des Poètes et Artistes de France.

**À la mémoire de mes parents,
À Roberte, mon épouse depuis 1948,
À Patrice, notre fils,
À David et Matthieu, nos petits-fils**

Le Cap des Trente

Illustration de couverture : Vitrail réalisé vers 1500. Eglise Sainte-Madeleine de TROYES (AUBE).

© Région Champagne-Ardenne. (Jacques Philippot)

Avec l'aimable autorisation de la Région Champagne-Ardenne.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

© Editions Plénitude 3, La Serre de Fraysse - Les Chênes Verts - 11570 Villefloure

Tél/Fax : 04 68 20 81 96 – 09 64 07 95 05

ISBN numérique : 978-2-36108-009-9

ISBN pour la version papier : 978-2-36108-004-4

Edition numérique septembre 2013

DU MÊME AUTEUR : LIVRES EN E-BOOKS

La République du Mépris ou *Le Cimetière des Crabes*
(roman-pamphlet sur la Télévision)

Le Démon de Vingt-trois Heures
(roman)
Prix « Goutte d'Encre »
de l'Association REGARDS de NEVERS
Grand Prix 2012
et Premier Prix du Roman
au Onzième Grand Prix Roussillonnais
des Ecrivains

Le Cap des Nonante
(poèmes)
(Editions Volume)

Max-Firmin Leclerc

PRÉFACE

L'heure du départ éternel va bientôt sonner à ma comtoise de famille et mes cendres seront dispersées... Alors pourquoi publier ce recueil de poèmes ? Un testament ? Une trace furtive ? Un adieu à une vie assez globalement aimable ?

Revenons en arrière (flash-back, comme on dit en volapük).

Pour moi, 1954 fut une année à marquer d'une pierre blanche : j'avais trente ans ! En Mars, la naissance de notre fils, en Avril, le grand quotidien L'AURORE (cinq cent mille exemplaires à cette époque), commença à publier régulièrement mes contes. En Mai débutèrent mes études de Télévision au Centre d'Etudes de la Radio-Télévision Française sous la direction d'André Vigneau, et fin Octobre, Yves Gibeau me remit à Reims le Prix de Poésie Enguerrand Homps, fondé par un groupe d'écrivains et lettrés champenois en mémoire de ce poète et écrivain rémois pour mon recueil manuscrit *Le Cap des Trente*. C'est au printemps de cette année-là que le virus de la Télévision naissante (cinquante mille téléviseurs) m'atteignit et ne me quitta plus. Et j'abandonnai lâchement la poésie et n'éditai pas ce recueil de poèmes.



Ma thèse de fin d'Etudes « Télévision, Art du XXème Siècle » fut publiée avec un choix de mes photos, en 1957, par « Photo-Cinéma » et par « Le Photographe ». Un Art ? Quand on voit le résultat : « Fillette, ce que tu t'es gourée ! » En 1958, j'étais nommé réalisateur de Télévision. Je le restai jusqu'au 1er Janvier 1975, date à laquelle, malgré mes mille deux cents heures d'émissions diverses, les « crabes » m'oublièrent à l'éclatement de l'O.R.T.F. Alors, dignement, ne voulant pas m'abaisser à quémander des émissions auprès des nouveaux larbins aux ordres du pouvoir, je me retirai avec mon épouse dans notre maison en Ariège et je publiai la même année cette *République du Mépris*.

De nombreuses années s'écoulèrent... calmes, heureuses.... Arriva Internet. Ce fut une révolution dans ma vie. Il était possible de visiter la terre entière, de faire des recherches historiques, généalogiques, etc... On créa un site à mon nom, puis une jeune maison d'édition réédita mon roman pamphlet en 2010, sous le nouveau titre *La République du Mépris ou Le Cimetière des Crabes* et l'idée de publier ce manuscrit de poèmes primé en 1954 germa lentement...

e voici, enfin édité, après plus d'un demi-siècle de sommeil, réveillé par le « Semeur d'étoiles » d'une église champenoise.....

Max-Firmin LECLERC, Janvier 2011.

LE CAP DES TRENTE

À quelques encablures,
voici le Cap des Trente.
Trente ans, vieux capitaine,
Trente ans de bourlingage,
et je n'ai pas sombré.
Je veux me préparer
pour une autre jeunesse.
À tribord, je jette ma peine,
À bâbord, je range ma joie.
Et mon bateau penche à tribord :
Plus de peine – hélas ! – que de joie...
Il faut rétablir l'équilibre !
Va ! Redresse ! Redresse !
Poursuis ta route droite,
et pas de louvoyage
Ouvre la vague par l'étrave !
Me voici prêt
pour la nouvelle aurore !
Je suis le capitaine
et je suis le navire,
et je double le cap
toutes voiles dehors,
Ma figure en forme de proue,
Et mes cheveux en oriflamme !...

20 Octobre 1953.

MON PLATEAU

C'était un grand plateau, une calme retraite.
Il était solitaire, aride et peu fleuri,
Mais je l'aimais ainsi dans sa simple toilette :
Il était noble et beau, je l'ai toujours chéri.

Au printemps, un tapis d'anémones violettes
Recouvrait son sol roux taché de cailloux gris.
Çà et là, un buisson voulait montrer sa tête
Et, au hasard, croissaient quelques pins
rabougris.

Là, j'aimais à rêver à de vagues chimères,
Là, je me construisais des mondes éphémères,
Les yeux perdus au loin dans le vague infini.

Là, tandis que le vent me cinglait le visage
Et roulait dans le ciel de sinistres nuages,
Je marchais, je marchais, d'air libre
inassouvi...

17 Septembre 1942.

SOIR AUTOMNAL

Quand, sans bruit,
La nuit
Conduit
Sans encombres
Des ombres
Très sombres
Sur un ciel
De fiel,

Quand le sot
Echo de l'eau
Sur la terre légère
Fait taire
La chanson
Des joncs,

Quand, tout bleu,
Le feu
Joyeux
De charmille
Pétille
Et brille
Dans le gai
Foyer,

Lors j'entends
Souvent
Le vent
Monotone
D'automne
Qui sonne
Comme un glas
Là-bas.

Et l'espoir
D'un soir
Moins noir
Me tracasse,
Mais passe,
Fugace,
Doucement
Au vent...

22 Octobre 1942.

RONDEAU POUR UN MALHEUREUX CRÉTIN

Mon pauvre Adolf Hitler, elle approche ta fin !
Camarade Staline a lancé du Kremlin
Ses hordes de guerriers pour l'assaut bolchevique
Et le ventru Churchill, béat et flegmatique,
Fait raser tes cités par les Américains.
Badoglio trahit et frappe (Oh ! le coquin !)
Dans ton cul si malade et déjà si carmin.
Tudieu ! Que nous vivons un moment pathétique,
Mon pauvre Adolf Hitler !

Et pourtant, tu fis tout pour une belle fin,
Même les nouveau-nés travaillèrent à plein,
Tant qu'il y eut debout une moindre fabrique.
Allons ! Ne poursuis plus ton rêve chimérique :
Tu ne seras jamais qu'un malheureux crétin,
Mon pauvre Adolf Hitler !

20 Octobre 1943.

BALLADE AUX PRINCES POUR QU'ILS NOUS LAISSENT EN PAIX

Ô Princes pleins d'ambitions !
Je sais que vous aimez la guerre,
Mais, de par vos traditions,
Vous-mêmes ne voulez la faire,
Et vous dites : « Moi, je préfère
Que les peuples se tuent pour nous. »
Mais, je dis : « Ce n'est mon affaire,
Battez-vous plutôt entre vous ! »
De pauvres populations,
Je ne suis que l'humble trouvère.
J'ai parcouru des nations,
Nobles Princes, je vous vénère
Mais je veux vous dire, entre nous :
« Laissez les manants à la terre,
Battez-vous plutôt entre vous ! »

De petites conditions,
Nous ne saurions vous satisfaire :
Nous battant sans convictions,
Nous ne pourrions jamais vous plaire.
Et, de plus, notre âme est si claire,
Et, de plus, notre cœur est si doux
Que je dis, sans vouloir déplaire :
« Battez-vous plutôt entre vous ! »

Princes, si vous aimez la guerre,
Vous êtes libres de vos goûts,
Mais nous ne voulons pas la faire :
« Battez-vous plutôt entre vous ! »

20 Octobre 1943.

LIBERTÉ

Liberté ! Liberté ! Mot magique et sacré,
Qui fit unir jadis en notre douce France,
Nos aïeux pleins de foi, d'amour et d'espérance
En un monde meilleur, humain et libéré...

Liberté ! Liberté ! Mot creux et désiré
Que l'esclave impuissant, rongé par la souffrance,
Entrevoyait au loin comme une délivrance...
Mais il ne venait pas ce jour tant espéré...

Et le civilisé comme l'esclave antique,
Fatigué de chercher dans un rêve mystique
Un mot trop idéal pour qu'il puisse exister,
Ne voulut plus trouver, dans une vie trop brève,
Cette raison de vivre et se dit dégoûté :
« Liberté ! Liberté ! Tu n'étais qu'un beau rêve ! »

16 Janvier 1944.

MERCI

Tu viens nous délivrer, merci, rude Angleterre,
Toi, le dernier rempart de notre liberté,
Toi, notre seul bastion, notre espoir solitaire
Contre la cruauté !

Nous avons pu douter de toi dans les jours sombres,
Quand l'ennemi vainqueur s'acharnait vainement
Sur ton sol, mais tu as tenu sous les décombres,
Et dans Londres fumant !

Aujourd'hui que tu viens apporter la Victoire,
Pardonne-nous si nous avons parfois douté,
Car nous avons souffert pendant ce purgatoire,
Sous le joug détesté.

Anglais ! Américains ! Canadiens !
Pleins de flamme !
Unis pour le combat ! Nos frères, vous voici !
Soyez les bienvenus ! Et du fond de notre âme,
Recevez ce merci !

6 Juin 1944.

VOYAGES

Bien souvent j'ai rêvé, j'ai rêvé de voyages,
De lointains voyages, et de lointains rivages,
Des rivages rocheux perdus dans l'univers
Et perdus dans les mers...

Souvent j'ai parcouru les cinq parties du monde
En laissant folâtrer mon âme vagabonde,
Et j'ai vu des pays que je ne connais pas,
Des forêts, des pampas.

Je me suis reposé le long du Pacifique,
J'ai flâné, solitaire, au milieu de l'Afrique,
J'ai regardé couler l'Amazone au Brésil,
J'ai descendu le Nil...

Sur des cartes, voilà comment ils se réalisent
Mes voyages. Ce sont tous ces noms qui me grisent :
Paris, Marseille, Alger, Port Saïd, Djibouti,
Singapour, Tahiti...

D'ici, tu m'apparais une île lumineuse,
O Tahiti ! Je sens ta plage sablonneuse.
J'entends sous tes palmiers, tout bas, comme un soupir,
La mer qui vient mourir...

Quelquefois, je me trouve au pays de la neige,
Au pays des Vikings, dans les fjords de Norvège,
Parmi d'âpres rochers, des pêcheurs, des bateaux,
Sous un ciel plein d'oiseaux...

Je crois qu'un jour viendra réaliser mon rêve,
Ce jour se lèvera, il faudra qu'il se lève...
Je quitterai la France et je voyagerai,
Un jour je partirai...

3 Août 1944.

VIGILE DE NOËL

Arbres noirs, ciel voilé, silence, senteurs d'ambre,
Neige fine épandue sur les sapins des bois,
Fumées bleues dans le froid, images de décembre,
Vigile de Noël, ô Noëls d'autrefois.

Noëls des temps de paix, Noëls pleins de ripaille,
Où les heureux mortels, réveillonnant gaîment,
Bourraient leurs corps repus de vaines victuailles,
Oubliant et la crèche et le Divin Enfant.

Sixième année de deuil, sixième année de guerre,
La neige est là, fidèle à l'ancien rendez-vous,
Mais, sur les divers fronts, sur la terre étrangère,
Combien d'absents, parents, amis sont loin de nous ?

Ce soir, quand l'angélus égrènera sa plainte,
Dans l'ombre pacifique apportée par la nuit,
J'écouterai le chant de la cloche qui tinte,
Et seul, je penserai, loin des gens, loin du bruit.

Vigile de Noël d'innocentes victimes,
Sinistrés, mutilés pour notre cher pays,
Ruines, foyers sans feu, plaies comme des abîmes...
Ô le Noël de mort, de malheur, de soucis !

Vigile de Noël sur les champs de bataille.
Là, tombent des soldats pour notre Liberté.
Eclatements d'obus, fracas de la mitraille,
Ô le Noël de mort, de peur, d'atrocité !

Vigile de Noël dans les prisons mortelles,
Dans les camps d'épouvante, agonies, sanglots, cris,
Tortures raffinées, faim, souffrances cruelles,
Ô le Noël de mort, de douleur, de mépris !

Vigile de Noël dedans la froide terre
De tous ceux qui sont morts pour notre Liberté :
Suppliciés, fusillés, martyrs de cette guerre,
Ô le Noël de mort, de deuil, d'éternité !

Vigile de Noël, Noël de l'Espérance,
Puisque notre ennemi reçoit les derniers coups...
Puisse l'année nouvelle arrêter la souffrance
De l'univers ! Seigneur, ayez pitié de nous !

24 Décembre 1944.

DEVANT DES CADAVRES DE S.S.

Dans un village mort : ruines encor fumantes,
Barbelés, pont détruit, gravats, j'ai découvert,
Près de la voie ferrée, trois masses grimaçantes
Qui gisaient là, figées dans l'uniforme vert.

Trois cadavres affreux, gris, violets, noirs, jaunâtres,
Informes, doigts crispés, corps raidis et vaincus,
Les yeux hagards, les plaies béantes et noirâtres ...

Voilà donc les seigneurs, la race des élus ?
Voilà les conquérants et voici leur victoire,
Ces gamins de seize ans qui voulaient dominer
Ne sont plus que des morts sur notre territoire,
Des morts sur qui les vers commencent à grouiller.

Et je n'ai senti devant ces pourritures
Que du dégoût profond. Je ne me suis pas dit
Que des mères pleuraient déjà ces créatures,
Je n'ai pas compati, ni jugé, ni maudit.

Non ! Pas un seul regret sur ce spectacle obscène !
Nous avons trop souffert et peiné sous leur joug !
Non ! Pas de sentiment ! Pas de joie ! Pas de peine !
Non ! Rien que du dégoût !

Région de Colmar, Février 1945.

PLUIE SUR LE RHIN

Pluie sur le Rhin. Pluie dans mon cœur.
Pluie sur la terre.
La pluie tombe, il fait froid malgré le mois de mai.
La pluie tombe, il fait froid et je maudis la guerre
Qui m'a conduit si loin de tout ce que j'aimai.

Pluie sur le Rhin. Pluie dans mon cœur.
Quelle tristesse !
Le ciel est gris de fer... La pluie tombe toujours.
Guerre imbécile ! Ah ! Je regrette ma jeunesse
Qui se dissipe goutte à goutte... au fil des jours...

Pluie sur la terre. Deuils. Ruines. Larmes de mère...
Mais bientôt le soleil viendra,
Demain la paix refleurira,
Et sur le Rhin, et dans mon cœur, et sur la terre...

Strasbourg, Port du Rhin, Mai 1945.

LE NOYÉ

Un soir empreint de calme et de sérénité...
-Silence succédant au bruit de la mitraille –
J'étais au bord du Rhin, tout près d'un pont sauté,
Les flots tumultueux frappaient sur la ferraille
Et amassaient l'écume autour de ces débris
Assaillis par les eaux, maltraités et meurtris.

Tout à coup, j'aperçus une masse noirâtre,
Sortant, disparaissant au gré des tourbillons...
Alors, je m'approchai, je vis dans l'eau grisâtre
Comme une forme humaine, un paquet de haillons :
C'était un malheureux, un mortel anonyme,
Comme toi, comme moi, une simple victime.

Un quelconque noyé, venu je ne sais d'où,
Dont un pied s'était pris dans les ferrailles noires.
Et le courant du Rhin, pareil à l'eau qui bout,
Agitait ses deux bras en gestes natatoires...
Seulement, c'était l'eau qui le faisait ramer :
Il me semblait pourtant qu'il nageait, le noyé...

Je me trouvai semblable à cette forme humaine.
Mais oui, moi comme toi. Emportés par les eaux
Du Rhin ou de la vie, abrutis, sans haleine,
Nous agitions nos bras impuissants de robots,
Et nous livrons aux flots d'inégales batailles,
Car notre pied – hélas ! – est pris dans les ferrailles...

Juin 1945.

LES DEUX OURS

Le cirque Zigomar avait dressé sa tente
A Baden-Baden, et ne désemplissait pas.
Dehors, ce n'étaient que longues files d'attente
De pékins, d'officiers, mais très peu de soldats.

Il y avait deux ours dans la ménagerie,
Deux ours bruns très savants qui s'ennuyaient beaucoup
Sans cacher leur chagrin et leur maussaderie...
Finalement, un jour, ils brisèrent leur joug.

Le plus jeune des deux gagna la Forêt Noire,
Le plus vieux se cacha dans Baden occupé.
Cela se fit sans bruit, doucement, sans histoire,
On les chercha longtemps, mais sans les attraper.

Or, quelques mois plus tard, à l'orée de la ville,
On revit nos deux ours. Le vieux était joufflu,
Grassouillet, poil luisant. Le jeune était débile
Et maigre comme un clou, sa graisse avait fondu.

Que t'est-il arrivé ? dit le vieux au plus jeune.
– Ah ! Ne m'en parle pas, répondit celui-ci,
Pas le moindre gibier, depuis trois mois, je jeûne,
Pas le moindre escargot, pas la moindre fourmi.

Les officiers français sont toujours à la chasse,
On ne peut même plus dormir, ah ! C'est mortel !
Mais toi, que manges-tu ? Il répondit, bonasse :
Mon cher, tous les matins, je mange un colonel !...

Août 1945.

RETOUR DE PERMISSION

Dans le grand train qui file à travers la nuit noire,
Je regarde attentif le décor illusoire
De la nuit de novembre, arrosé violemment
Par des rafales d'eau tourbillonnant au vent.

Seul le tac-tac roulant vient troubler le silence.
Musique des bogies qui frappent en cadence,
Musique qui me berce et chasse le cafard...

Mais voici qu'apparaît ...à l'horizon blafard...
Une faible lueur... O lueur anonyme !
Pour d'autres, mais pour moi, pour moi seul,
elle exprime
Un symbole d'amour, deux grands cœur attirants :
C'est la maison de mes parents !...

Adieu ! Je pars vers cette Allemagne abhorrée.
Pour combien ? La réponse est à la destinée.
Mectoub ! Je sais !
Mais rien ne pourra m'empêcher
De pleurer ma jeunesse en train de se gâcher.

Adieu, mes bons parents ! Adieu, chère maman !
Adieu, mon vieux papa !... Je pars dans l'ouragan.
Puisse-t-il emporter mon au revoir suprême
Au deux grands cœur simples que j'aime !

Novembre 1945.

NE REGARDE PAS LE PASSÉ

Ne regarde pas le passé !
Ne reviens jamais en arrière !
Laisse dormir sous la poussière
Tout ce que le temps a glacé.

Le souvenir est insensé
Et notre âme est aventurière.
Ne regarde pas le passé !
Ne reviens jamais en arrière !

Quelque sentiment effacé
Pourrait retrouver la lumière :
Il est sans doute une matière
Qui ferait naître le regret :

Ne regarde pas le passé !

13 Juin 1946.

LA TRAILLE

La traille, c'est ce bac qui traverse le fleuve
Au gré du gouvernail, ce bateau retenu
Par un câble d'acier résistant à l'épreuve,
La traille, c'est aussi notre monde ingénu...

Insensés, nous croyons que notre bateau foule
Des flots qu'il a vaincus en voyant le courant
Se briser sur la proue...
Oui, mais c'est l'eau qui coule :
Le bac est prisonnier d'un câble tout puissant.

Regardons, le rivage, il est toujours le même,
Et ces arbres, ces bois, ne sont pas étrangers.
Toujours le bateau danse,
Inconscient sur l'eau blême,
Rien ne change, à part nous, modestes passagers.

Nous nous étourdirons pendant la traversée,
Et nous fuirons la poupe et ses tristes remous...
Nous ne pleurerons pas sur la vague passée,
Mais nous irons devant, près de l'ancre, à genoux.

Oui, la tête penchée, en avant de la proue,
Sans penser, sans rêver, sans formuler un vœu,
Sans regarder surtout le câble qui nous cloue...

Nous aurons l'illusion que le bateau se meut...

24 Juin 1946.

IMPRESSIONS HOLLANDAISES

(triolet)

I

Dans le grand ciel d'émeraldine
Tournent les ailes des moulins...
Il flotte une senteur marine
Dans le grand ciel d'émeraldine.

La brise conduit en sourdine
Quelques nuages opalins :
Dans le grand ciel d'émeraldine
Tournent les ailes des moulins...

II

Sur l'eau tranquille des canaux
Chatoient des ailes ajourées...
Les ponts reflètent leurs arceaux
Sur l'eau tranquille des canaux.

Les voiles brunes des bateaux
S'allument de clartés dorées :
Sur l'eau tranquille des canaux
Chatoient des ailes ajourées...

III

Dans le port, volent des mouettes
Et se balancent les bateaux :
Cargos, chalutiers, goélettes...
Dans le port, volent les mouettes.

Les mâts érigent leurs squelettes,
En chœur chantent les matelots.
Dans le port volent les mouettes
Et se balancent les bateaux...

IV

Amsterdam, Venise du Nord,
Baigne dans ses canaux verdâtres
Ses ormes jaspés de vieil or...
Amsterdam, Venise du Nord...

Au soleil, sur l'onde qui dort,
Miroitent les maisons brunâtres...
Amsterdam, Venise du Nord,
Baigne dans ses canaux verdâtres...

Printemps 1947.

FUMÉES

Fumées !
Fumées de rêve
Qui mollement s'élèvent
Des cigarettes parfumées...
Spirales bleues et diaphanes,
Images nébuleuses
Et somptueuses
Qui planent...

Fumées
De feux de bois,
Quand les flammes rougeoient,
Sautillent dans la cheminée...
Acres parfums couleur d'azur,
Lumineuses flammèches,
Langues qui lèchent
Le mur ...

Fumées
En noirs nuages,
Invitant au voyage
Des locomotives aimées...
Rumeurs sourdes et tintamarre,
Larmes, joies passagères,
Ô l'atmosphère
Des gares...

Fumées
Des longs vaisseaux
Glissant sur les canaux
Ou sur les vagues mordorées.
Il apparaît dans le brouillard
Des pays exotiques...
Ô nom magique :
Départ...

Tombé,
Le joli rêve...
Brusquement, il s'achève :
Le nuage s'est dissipé...
Elles sont de courte durée
Les blondes cigarettes.
Une allumette...
Fumées...

1er Septembre 1947.

CRÉPUSCULE

Sur les collines bleu de nuit,
Des nuages gris s'effilochent
À l'horizon lavé, sans bruit,
Sur les collines bleu de nuit...

Dans le crépuscule fortuit
S'est endormi le son des cloches.
Sur les collines bleu de nuit
Des nuages gris s'effilochent...

GARE NOCTURNE

Rouges, blancs, verts, violets, oranges,
Ruissent sur les quais mouillés
Avec des flamboiements étranges :
Rouges, blancs, verts, violets, oranges...

Les feux des signaux se mélangent
Et guident les trains enfumés,
Rouges, blancs, verts, violets, oranges
Ruissent sur les quais mouillés.

AUBE

Les cris de coqs ont éveillé
Cette aube orangeâtre et livide
Au levant difforme et brouillé :
Les cris du coq ont éveillé

Ce jour sale, gris, dépouillé,
Ces vapeurs d'acier translucide :
Les cris du coq ont éveillé
Cette aube orangeâtre et livide.

Décembre 1947.

HORLOGE

L'indolent et lourd balancier
Berce minute après seconde.
Quel impitoyable coursier,
L'indolent et lourd balancier.

Dont chaque regard familier
– Reflet de cuivre – emporte un monde !
L'indolent et lourd balancier
Berce minute après seconde.

Janvier 1948.

AUORE

Flavescente clarté :
Aurore !
Lumineuse beauté
Qui dore
L'horizon velouté.

Une hirondelle trisse,
Tout bas,
Et plane, et rame, et glisse...
Un pas,
Léger, sur l'herbe crisse...

Ô le pas du matin
Caresse
La jonquille et le thym.
Jeunesse
Du ciel adamantin.

L'aiguail, perlé, reflète
Le jour
Dans la mousse discrète...
D'amour
Turlute une alouette.
Lumineuse beauté
Qui dore
L'horizon velouté :
Aurore !
Flavescente clarté !

Mars 1948.

SIRÈNE

Le cri blanc de remorqueur
Sur le fleuve qui brasille,
Eclate, résonne et meurt...
Le cri blanc du remorqueur

Renaît d'un jet de vapeur.
Un coup de vent l'éparpille,
Le cri blanc du remorqueur
Sur le fleuve qui brasille...

HORIZON

Un lambeau d'écorce d'orange,
Serti dans le couchant de fer,
Se gonfle, s'étire, s'effrange,
Un lambeau d'écorce d'orange.

S'allume d'une flamme étrange,
Frémissante et vivante chair,
Un lambeau d'écorce d'orange
Serti dans le couchant de fer.

PAYSAGE D'HIVER

À petits coups, l'hiver cisèle
Ses arbres de charbon noueux
Sur un ciel piqué de dentelle,
À petits coups, l'hiver cisèle

Des glaçons délicats. Il gèle
Les sillons du chemin boueux.
À petits coups, l'hiver cisèle
Ses arbres de charbon noueux.

FANTAISIE

Fais- moi croire en mon étoile,
Araignée du soir,
Ô mon bel espoir,
Araignée tisse ta toile !

Rends confiance en moi-même
Araignée du soir,
Ô mon doux espoir
En cette blonde que j'aime...

1948.

LE VIEUX CLOCHARD

Au peintre Maurice Montet,
Amicalement,

Il va, courbé, sous la pluie de la rue,
Le vieux clochard à la barbe de laine,
Il va, fourbu, lassé, baissant la vue,
Le vieux clochard avec son âme pleine
D'amertume et de lamento...
Famélique, orbites profondes,
Il cache dans ses yeux mi-clos
Toute la tristesse du monde...

1949.

ARBRE NU

L'arbre effeuillé, transi, telle une main qui prie,
Elève ses doigts gourds, écorchés, suppliants,
Vers le ciel basané qui le gifle de pluie,
L'arbre effeuillé, transi, telle une main qui prie.

Le soleil suinte au loin... Soudain, l'arbre sans vie
Egratigne les nues de guillochis de sang.
L'arbre effeuillé, transi, telle une main qui prie,
Elève ses doigts gourds, écorchés, suppliants...

23 Octobre 1949.

ESPOIR EN L'EUROPE

Des orchestres de guerre carillonnent,
Des relents de cadavres tournoient,
Des araignées venimeuses
Tissent leur toile de mort
Autour de l'Europe convalescente...
Europe ! Europe !
Angoissée, palpitante,
Comme à la veille d'une autre boucherie !
Europe ! Europe !
Garde confiance en toi-même !
Un vent de paix a dispersé
Les images méphitiques.
Finies, les aubes rouges !
Taris, les flots de sang !
Gavés, les serpents de la guerre !
Europe ! Europe convalescente !
Il faut que tu guérisses !
Cicatrise tes frontières inutiles !
Clame ta foi !
Elève tes colombes !
Cultive tes oliviers !
Europe ! Europe !
Non ! Tu n'admettras plus
Qu'on fauche encore tes fils
En javelles sanglantes...

Octobre 1949.

ÊTRE UNIVERSEL

Être universel !

Tout voir ! Tout entendre !
Tout sentir !
Être cette fleur qui naît
d'un souffle de vent !
Être ce vent même !
Caresser les bois profonds
Et danser sur les herbes folles !
Connaître toutes les vies !...
Être une hirondelle
jouant avec les nuages !
Un épi parmi les épis,
dans les champs dorés qui moutonnent !
Un arbre
frémissant de toutes ses feuilles,
où les petits oiseaux viennent se reposer !
Un rocher solitaire
qui surplombe la plaine amie !
Un rayon de soleil,
rebelle, vrillant les nuages !
Une source jaillissante
qui désaltère la soif de la terre !
Être tout ce qui vit,
et tout ce qui respire...

Être universel !...

Mars 1950.

L'ALCÔVE DU COUCHANT

À Fred Bourguignon,
Bien amicalement,

La déesse du soir,
rose dans sa robe cuivre,
a dénoué lentement
ses flots de cheveux roux,
Ensuite s'est retirée
dans son alcôve du couchant,
dont elle a fermé les rideaux
coupés dans la soutane
d'un évêque...

Alors, paisiblement,
les nuages moutonneux
sont venus brouter à ses pieds,
Et les vertes quenouilles
des grands peupliers d'Italie,
qui s'ébrouaient sous le vent,
ont chatouillé de leur cime
le ventre des nuages,
Mais la nuit a coiffé la terre
de son bonnet de laine,
pour cacher aux humains
les noces fantastiques
des nuages-moutons
qui se hurtebillaient...

29 Mai 1950.

DESTIN

La terre !
Impassible galère !
Et nous voilà :
Coiffés du bonnet vert,
Rivés à notre chaîne,
Avec notre boulet,
Et marqués du fer
De la misère.
Et nous devons ramer,
Ramer dans la tempête,
Ramer dans notre nuit,
Sous les fouets des gardes-chiourmes !
Forçats d'un monde
Cinglant vers l'abîme,
Comme apothéose,
Nous serons engloutis
En souquant sur les rames...

1950.

CROQUIS DE CANICULE

Air fondu, visqueux,
Chaleur qui coule
du cratère céleste
Horizon bouillonnant,
plein de vapeurs rouges.
Nuages fouettés
de neige et de lave
et saupoudrés de fleur de soufre.
Ondolement de la vie
sous l'atmosphère d'eau.
Frémissement des feuilles des saules
qui retournent leur ventre blanc
de pendentif comme des ablettes en folie.
Rotation mécanique
des feuilles des peupliers.
Roseaux qui tremblent
avec une tristesse d'algues.
Surdi-mutité
de la profondeur sous-marine.
Et le marcheur infusé progresse
avec des mouvements de scaphandre...

Juillet 1950.

PASSAGE DU TRAIN

Voie ferrée...
Ballast extirpé
du règne minéral,
Traverses transpirantes
de créosote noire.
Rails conducteurs
de joie, de vie, de mort.
Sillon désertique
sur la plaine versicolore.
Et les herbes vivantes,
coquelicots et marguerites,
mélilots et bleuets,
amicales fleurs des champs
qui panachent les talus...
Mugissement strident :
Le train monstrueux fonce
et dodeline
sa crinière de fumée blanche.
Les herbes se courbent :
Désir aiguillonné de partir,
de suivre ce train,
d'arracher leurs racines à la terre
qui les emprisonne...
Au lointain, le tunnel
absorbe le serpent noir et l'étouffe...
À nouveau, le silence,
Et les herbes qui se balancent
avec un petit air boudeur...

22 Juillet 1950.

NEIGE SUR LA VILLE

À Jean-Gabriel Gigot
Amicalement,

La muraille de nuages
se lézarde vers l'aurore.
Pâteux, le sang du soleil
vient de sourdre
et de se figer dans un rire
sur la lèvre de la crevasse.
Le premier faisceau de rayons
caresse le hennin d'ardoise
de la tour.

Puissante, elle crispe
ses racines de rues
dans le cœur de pierre
de la cité.

Alors, sans bruit, la neige pure,
envahit les toits de la ville
et s'efforce de submerger
le flux et le reflux des hommes,
Mais la terre,
surchauffée de haine et de crime,
transforme en boue
la manne purificatrice...

Janvier 1951.

LA PAGE BLANCHE

Combien de poèmes
engloutis
par l'ingrate mémoire ?
Combien de poèmes
ne connaîtront pas
la joie de courir
sur la page blanche ?
Tous ces poèmes dont j'ai entendu le chant
et que je n'ai pas su chanter...
Toutes ces fleurs dont j'ai deviné le parfum
et que je n'ai pas su cueillir...
Dans ma poèmeraie,
je garde cette page,
vierge de mes pensées,
vierge de tout labour,
En symbole indicible
des poèmes sans vie...

Janvier 1951.

NOTRE VIE, NOTRE PAIX...

À Pierre Boujut,
de la « Tour de Feu »,
Amicalement,

Notre vie,
si dure à modeler
dans la glaise,
Notre vie,
si rugueuse à pétrir
avec nos mains d'enfants...
si pénible à bâtir
sur le sable,
Notre paix,
si rebelle à forger
pour nos âmes du peuple...

Notre vie, notre paix,
Nous n'avons que nos mains,
Nous n'avons que nos âmes...

5 Février 1951.

POUR APPRIVOISER LA COLOMBE

Pour apprivoiser la colombe
suffira-t-il de nos poèmes ?
Pour cueillir le rameau d'espoir
suffira-t-il de notre amour ?
Et faudra-t-il encor du sang
pour unir colombe et rameau ?

Septembre 1951.

FARANDOLE

Vois nos mains fraternelles
qui se tendent vers toi,
Ecoute la musique
qui prélude et accorde
tous les hommes de cœur.
Si tu aimes la liberté
et que tu chantes la tempête,
Si tu aimes l'enthousiasme
et que tu chantes le soleil,
Si tu aimes la pureté
et que tu chantes la neige,
Si tu aimes la bonté
et que tu chantes le pain,
Si tu aimes la franchise
et que tu chantes les eaux,
Si tu aimes l'amour
et que tu chantes la vie,
Si, de ton cœur jaillit
le poème-étincelle,
ou bien si, lentement,
ton poème se cristallise
en images de feux
aux facettes évocatrices,
Si tu chantes les joies
de l'homme simple et bon,
Prends nos mains fraternelles
qui se tendent vers toi !
Hommes-flambeaux,
Poètes-brasiers,
Phares d'amitié,
Dansons, dansons
La farandole de lumière !

8 Août 1952.

LITANIES DE LA TOUSSAINT

(Poème à deux voix)

– Toussaint
des chrysanthèmes d’amertume,
– et des larmes de sel,
– et des cloches qui balbutient,
– dans les gouttes d’eau,
– Toussaint des chapeaux
tournés dans les mains,
– et des feuilles mortes
qui sautent-mouton
par-dessus les tombes...
– Toussaint des tombes de marbre,
– Toussaint des tombes de terre,
– Toussaint des tombes de fleurs,
– et des tombes d’herbes folles,
– Toussaint des souvenirs époussetés,
– et des souffrances remâchées,
– et des prières rabâchées,
– Toussaint, jour de rencontre
– avec les âmes en allées,
– vers la paix souterraine,
– vers la paix éternelle...

Novembre 1952.

LA GRAINE ET LA SOURCE

(Poème à deux voix)

*À René Violaines,
amical hommage,*

- Fermer les yeux...
- Rentrer dans la nuit de la terre...
- Et laisser germer le poème...
 - À la chaleur du rêve...
- Puis éclater comme la graine...
 - Chanter comme la source...
 - Ouvrir les yeux...
 - Scintiller à la lumière...
- Laisser bourgeonner les mots...
 - Laisser couler le poème...
 - Déplier ses feuilles...
 - Répandre ses eaux...
 - Grandir sous le vent...
 - Parcourir la plaine...
 - Et devenir l'arbre...
 - Devenir le fleuve...

16 Février 1953.

POUR VIVRE CENT ANS

*Au maître Georges Duhamel,
en gage de reconnaissance
et d'admiration.*

Je suis celui
qui va tout droit
vers le soleil,
Et mon ombre
peut se traîner,
courte ou longue,
s'accrocher
aux aspérités du chemin,
Mon ombre ne pourra
jamais me précéder,
car j'avance vers le soleil !...
Me voici le front en avant,
les yeux droits,
la démarche sûre,
Je suis né pour vivre cent ans !...

Et l'orage peut
lancer des éclairs,
tenter de m'aveugler :
Ses lueurs me réjouiront !

Et la pluie peut couvrir
mon visage de larmes :
Ses larmes ne seront
jamais mes larmes !

Je suis né pour vivre cent ans
sous les caresses du soleil !...

23 Mars 1953.

TANT QUE DURERA MA VIE...

*Au poète Wilfrid Lucas,
en hommage amicalement
respectueux*

Tant que le grillon
stridulera dans les avoines,
Tant qu'il grattera
l'archet de ses pattes
sur le violon de ses ailes,
Tant que la luciole
sera dans l'herbe verte
une émeraude pure,
Tant que les blés joindront
leurs épis vers le soleil,
Tant que l'alouette
turlutera dans le ciel,
Tant que les rosiers
me combleront de parfum,
Je demeurerai
le terrien émerveillé,
le fils de la terre,
issu de la terre
et destiné à la terre,
admirant avec
des yeux toujours neufs
l'alternance des saisons,
et le miracle quotidien
de la vie quotidienne...
Tant que durera ma vie,
Je demeurerai
le terrien émerveillé...

28 Mai 1953.

SEMEUR D'ETOILES

(ou le dernier poème)

Ah ! Qu'il est loin le Cap des Trente !

À l'horizon s'annonce
Le Cap des trois fois trente...

Le sablier de vie
Coule ses derniers grains...
La Camarde aiguise sa faux...
Je ne connais le lieu, ni l'heure...

Je ne regrette rien...

J'ai vu naître des voies lactées
Et poindre des milliers d'aurores,
Et mourir des milliers de nuits.
J'ai lancé des millions d'images,
En noir et blanc, puis en couleur,
J'ai vu des méchants et des bons,

Je ne regrette rien...

Un jour, un soir, je vous dirai
Où vous irez semer mes cendres.
Amis, je sais un coin de lande...
Une lande où poussent le pin,
Le romarin, et l'herbe folle,
Aussi le thym et l'asphodèle...
Là, vous sèmerez mes regrets
De ne pas avoir réussi
À devenir, même un seul jour,
Un poète-semeur d'étoiles...

Noël 2010.

OPINIONS SUR LES POÈMES

avant 1954.

Georges DUHAMEL, de l'Académie Française :

« Mon cher poète,

J'ai lu « Pour apprivoiser la colombe ». J'ai lu aussi les deux poèmes que vous avez bien voulu y joindre. Nous en avons parlé ensemble ma femme et moi, car cela nous a rappelé notre jeune temps, le temps de l'Abbaye, le sentiment fort et élevé que nous avons de la poésie au début de ce siècle. C'est dire que vous avez obtenu mon assentiment et déterminé mon émotion. Merci. Croyez à mon souvenir fidèle.»

Professeur Henri MONDOR, de l'Académie Française :

« Vous avez un chant et un rêve dont vos vers témoignent très heureusement.»

Catalogue

des Éditions Plénitude:

Site : <http://www.editionshelios.com>

Courriel : editionshelios@orange.fr